

SANG & ROSES

(à Avignon)

Tom Lanoye & Guy Cassiers,
Production: Toneelhuis.

LES CRITIQUES



fotos door Koen Broos

LE MONDE

‘Jeanne d'Arc enflamme la Cour d'honneur’

La voilà enfin, la grande création théâtrale que l'on attendait depuis le début de ce Festival d'Avignon, qui semble voué depuis quelques éditions à offrir plus de bonheurs du côté de la danse que de l'art dramatique. Avec Bloed & Rozen. Het Lied Van Jeanne en Gilles (*Sang & Roses. Le Chant de Jeanne et Gilles*), qui a été salué debout par une large partie du public de la Cour d'honneur du Palais des papes à l'issue de la première, vendredi 22 juillet, le metteur en scène flamand Guy Cassiers emmène dans un sacré voyage théâtral, poétique et réflexif. Un voyage où le bien, incarné par Jeanne d'Arc, et le mal, personnifié par Gilles de Rais, sont envisagés comme les deux facettes d'une même médaille de résistance à la perversité du pouvoir. Le voyage est d'abord théâtral, parce que ce que l'on voit en premier, c'est l'époustouflante maîtrise formelle à laquelle est parvenu le théâtre multimédia et multisensoriel de Guy Cassiers. Le public d'Avignon, où le metteur en scène est venu presque tous les ans depuis 2006, connaît bien maintenant cet univers sophistiqué où l'image, filmée en direct sur le plateau, le son, la musique et la lumière jouent à parité avec des acteurs remarquablement dirigés.

Dans l'espace de la Cour d'honneur, décor moyen-âgeux idéal et utilisé comme tel, l'art de Guy Cassiers se déploie magnifiquement, dès les premières scènes, qui voient l'arrivée de la jeune paysanne de Domrémy à la cour du dauphin. Filmé en gros plan, le visage de Jeanne s'inscrit sur l'écran composé de plaques de métal - comme les écailles d'une armure - arrimé devant la muraille du palais. Jeanne entend ses voix, qui sont celles des neuf chanteurs du Collegium Vocale de Gand, présents sur le plateau. Les scènes de la réception de Jeanne à la cour et du couronnement du roi à Reims sont traitées par Guy Cassiers en tableaux dignes de la grande peinture flamande, et somptueusement grotesques. De ce grotesque participent notamment les extraordinaires costumes de Tim Van Steenberghe. Ils ne sont pas seulement d'une beauté inouïe : chacun d'eux est doté de mains

postiches, qui donnent une image synthétique de chaque personnage - mains enlaçant la taille de la reine Isabeau de Bavière, à la réputation sulfureuse ; mains jointes en prière de Jeanne ; mains enserrant l'épée de Gilles...

Sans cesse, Cassiers joue du dialogue entre la présence réelle des comédiens, qui, dotés de micros HF, ne forcent jamais le jeu, et l'image, ou les images, superposées, qui permettent notamment d'inscrire les personnages dans l'espace intérieur du palais. Ces superpositions d'images culminent dans la scène du bûcher, qui évoque, sans s'appesantir, Renée Falconetti dans le *Jeanne d'Arc* de Dreyer. Ce que fait là Cassiers est vraiment fascinant, qui calcine l'image de la condamnée, maintenant projetée sur la pierre nue du Palais des papes - quel symbole ! - avant de changer de focale et de faire disparaître Jeanne dans la muraille.

Alors oui, c'est d'abord tout cela que l'on voit, avant que, peu à peu, le sens du projet de Guy Cassiers et de l'écrivain Tom Lanoye de mettre en regard les destins de Jeanne et de Gilles de Rais n'apparaisse. Dans la deuxième partie de *Sang & Roses*, on retrouve Gilles de Rais, dix ans après la mort de Jeanne. On le sait, le maréchal, possédé par ses démons, s'adonne dorénavant à l'alchimie, à la sorcellerie, à des actes sadiques et au meurtre de jeunes garçons.

L'intelligence de Guy Cassiers et de Tom Lanoye, qui signe ici un texte de très haute tenue poétique, est de faire de ce personnage sadien avant l'heure - auquel Georges Bataille a consacré un livre, *Le Procès de Gilles de Rais* -, le double noir de Jeanne, en cette fin de Moyen Âge où le bien et le mal prennent de nouveaux visages.

C'est la violence du pouvoir ecclésiastique et politique qui se dessine alors, en des scènes shakespeariennes. Le roi conclut sa relation incestueuse avec sa mère en l'envoyant en exil et abandonne Jeanne. Mgr

Cauchon utilise Jeanne, puis la condamne quand elle ne lui est plus d'aucune utilité. Mgr de Malestroit ferme les yeux sur les actes barbares de Gilles, qui lui sont connus, puis le condamne quand le jeu politique l'impose.

Si l'on est pleinement au théâtre, c'est notamment grâce à des comédiens fabuleux, comme toujours chez Guy Cassiers. De la Jeanne d'Abke Haring, on se souviendra longtemps : son jeu est aussi pur et intense que son visage aux cheveux courts, qui garde entier le mystère de Jeanne - mystère de la foi, devenu encore plus profond en notre temps.

Comme on se souviendra du Gilles de Rais de Johan Leysen, barbare, complexe, séduisant, dérangeant. Ou encore de la reine de Katelijne Damen, ensorcelante manipulatrice, brisée par les hommes. De toute évidence, les Flamands savent de quoi ils parlent lorsqu'ils évoquent, en les mêlant, la folie, la politique et l'Eglise catholique.

FABIENNE DARGE
LE 24 JUILLET 2011

LE SOIR

Jeanne d'arc en flamand: une première à Avignon

Pensez un peu à nous. Nous souffrons aussi. Nous, l'Église en laquelle vous croyez tellement, nous sommes ici la première victime (...) Pourquoi vous acharnez-vous à nous blesser aussi profondément ? Nous qui vous voulons le plus grand bien. »

Ces mots semblent tout droit sortis de la bouche d'un cardinal belge, susurrés à l'oreille d'un neveu abusé par un oncle évêque. Ces mots ont donc l'effet d'un coup de poignard lorsqu'on les entend non pas dans l'intimité d'un évêché à Malines mais dans l'obscurité de la Cour d'honneur du palais des Papes à Avignon. Sortis de la bouche d'un évêque moyenâgeux, dominant sa « victime » du haut d'une ombre noire qui, projetée sur les murs, menace le spectateur.

Il ne s'agit donc pas des Vangheluwe d'aujourd'hui. Ce qui se joue avec un à-propos stupéfiant à Avignon, est le destin croisé de Jeanne d'Arc et Gilles de Rais, couple sanctifié, manipulé, puis sali et déchiqueté par l'Église et la Royauté, dans une création du metteur en scène belge Guy Cassiers sur le texte de son complice et compatriote l'écrivain Tom Lanoye. *Bloed & Rozen (Sang & Roses. Le Chant de Jeanne et Gilles)* est une commande du festival, qui a chargé Guy Cassiers de concevoir pour Avignon et sa mythique cour d'honneur, une œuvre liée au temps, au lieu, et à cette religion toute-puissante qui a fait d'Avignon l'un de ses lieux d'(abus) de pouvoir.

On en sort hanté. La mise en scène recourt au talent particulier de Cassiers, qui fait jouer les acteurs, voix et gestes, a minima, pour mieux projeter les émotions, les trahisons via des plans serrés, sur un écran qui, telle une armure de carrés métalliques, s'empare du mur intérieur du Palais. On sort hanté par le visage de Jeanne : teint diaphane, yeux couleur d'eau, visage ciselé, corps et âme possédés par ses Voix. Elle est là, devant la foule par la magie de la comédienne Abke Haring. On sort hanté par le visage de Gilles de Rais : la beauté brutale du comédien Johan Leysen, affichant toutes les fosses de la vie, porte avec une cruauté bouleversante l'horreur commise sur des

jeunes garçons violés, découpés, au larynx conservé dans des bocaux qu'on exhibe.

On sort hanté par la musique de Dominique Pauwels, interprétée par le Collegium Vocale de Gand : Voix de Jeanne et Démons de Gilles, soudain incarnés. On sort hanté par ces costumes aux mains multiples et cette mise en scène qui démasque, en jouant sur les groupes d'acteurs,



foto door Arthur Los

leur agencement et leur cadrage, les ambitions et les hypocrisies de ceux, rois, prélats ou financiers, qui régissent le destin de Jeanne et Gilles. On sort hanté par le récit. Un texte dense, aux mots crus, ou rien du sentiment qui possède Jeanne ou de l'abomination qui habite Gilles et ses acolytes, ne nous est épargné.

Un texte peu banal à un autre titre : il est dit durant 2 h 30 en néerlandais (avec surtitrage français), une première pour l'histoire du festival et de la Flandre. Jamais auparavant la langue de Vondel n'avait trouvé place dans la Cour d'honneur. Le flamand en Avignon ? Il n'y a là à l'évidence qu'un élément de fierté culturelle, sans aucune trace de nationalisme. Très jouissive en fait cette consécration d'une langue revisitant un des moments symboliques

de l'histoire de France et portée par ces artistes (acteurs, musiciens, auteurs...) flamands généreux, engagés, qui ont fait depuis des mois, parfois des années, de la reconnaissance de l'identité et de son exposition internationale, un élément de dialogue et non d'exclusion, un épanouissement et non une frustration.

Etrange en fait : le combat nationaliste est à l'origine de cette explosion du théâtre, de la danse et des arts plastiques flamands, qui donnent aujourd'hui souvent le ton en Europe et dans le monde. Or aujourd'hui, ce sont ces mêmes hérauts du nationalisme qui mettent leurs artistes à la renommée prodigieuse au ban de leur projet pour la Flandre. Dans la cour d'honneur d'Avignon, s'ils avaient fait le déplacement, ils auraient constaté à quel point ils se trompent. Le meilleur ambassadeur d'une langue, d'une culture et d'une identité est une troupe au talent, à la jouissance et à l'ouverture conquérants. Les spectateurs en sont eux désormais convaincus.

BEATRICE DELVAUX
LE 26 JUILLET 2011

LE NOUVEL OBSERVATEUR

Fous de Dieu dans la Cour d'Honneur

Le 65ème festival d'Avignon s'achève avec le souffle épique de *Sang & Roses. Le Chant de Jeanne et Gilles* de Tom Lanoye, un spectacle du flamand Guy Cassiers, ici frère des peintures tourmentées de Grünewald. Gilles de Rais, incarné par Johan Leysen restera dans la légende des grands comédiens d'Avignon.

Parfois, le théâtre se suffit de cela, ou presque: un grand comédien s'avance, solitaire, dans la Cour d'Honneur, visage blanc rageur et fervent. Il se nomme Johan Leysen. Timbre de fonte, il est le fer et la flamme, il est Gilles de Rais dans *Sang & Roses. Le Chant de Jeanne et Gilles* de Tom Lanoye, une mise en scène du flamand Guy Cassiers, le directeur du Toneelhuis d'Anvers.

Il est minuit et demi, et la nuit se referme sur l'une des dernières créations d'Avignon, l'une des plus grandes, et 1800 spectateurs sont suspendus au souffle de Gilles de Rais; il lance au ciel, à l'assistance: « Et moi. Je vous sauverai. Autrement. A l'envers... Mon sang. Ma chair. Mon corps. Ils sont pour vous. A jamais. Expions. Ensemble. Vous et moi. Amen. »

Sang & Roses renoue avec les riches heures de la Cour d'Honneur du Palais des Papes, avec le souvenir, même rêvé, du théâtre altier, épique et sobre de Jean Vilar. Un plateau vide, ou quasi, et des acteurs, tous bien trempés, une belle troupe. Des images projetées, mais c'est d'un si bel et juste usage. Et les voix célestes et cruelles du Collegium Vocal de Gand, chœur noir tapi dans l'ombre.

Le spectacle a été conçu pour la Cour, il lui va comme un gant, une cotte de maille. Il en utilise les secrets d'alcôve, les murs froids, l'écho des cachots, et l'orgueil. Voici la Cour d'Honneur telle un des protagonistes de cette histoire de sang, de foi, de guerre et de massacres, de pauvreté et de superstition. Une page de l'Histoire de France, du temps de la guerre de Cent Ans. Parfois projetés sur les hauts murs, les visages des comédiens

prennent allure de masques grimaçants, ou d'icônes, ainsi le fin et émouvant minois de la Jeanne d'Arc de Abke Haring, qui possède une pureté déterminée à la Robert Bresson.

Sang & Roses pourfend les pouvoirs et leurs compromis, pouvoirs de l'Eglise, de l'Etat, des marchands. Il scelle le destin commun de deux grands croyants, frères d'armes, condamnés tous deux au bûcher, au terme d'un procès aux dés pipés: Jeanne d'Arc, la Pucelle d'Orléans et Gilles de Rais, le grand seigneur violeur et tueur d'enfants. Le blanc, et le noir, la sainte Pucelle célébrée, puis piégée, et le grand seigneur noir épris d'absolu, dont chacun connaît les agissements, et les tait, tant qu'il leur est utile.

Deux fous de Dieu, à leur façon, qui jusque sur leur bûcher crient à la rédemption par la foi, le sacrifice. (Photographies de Koen Broos).

Le romancier flamand Tom Lanoye réécrit l'Histoire de France en une langue de braise, qui charrie des tombereaux de mots, de rythmes, d'images, de chair. Un écrivain (enfin !), même si parfois un peu « étouffe-chrétien », n'était la mise en scène ample de Guy Cassiers, avec plans larges, plans serrés, ses tonalités entre horreur et grotesque, sa faculté à nous mener, d'une chambre à un champ de bataille. N'était l'âpre souplesse et fermeté des comédiens affrontant le Mistral comme si lui aussi était un partenaire de ce *Sang & Roses* qui réunit la Sainte et le grand criminel sur un même flamboyant bûcher de théâtre.

Après le regard doux et indifférent du Christ qui hante le spectacle de l'Italien Romeo Castellucci, voici une Chrétienté batailleuse, à odeur de souffre, venue de Flandres.

LE 23 JUILLET 2011

Jeanne d'Arc et Gilles de Rais, flammes dans la nuit

Entrée du théâtre dans la cour d'Honneur avec le metteur en scène Guy Cassiers, une troupe haute dominée par Abke Haring et Johan Leysen sur un texte un peu rigide de Tom Lanoye.

Ci-dessus une photographie de Christophe Raynaud De Lage : Jeanne d'Arc, Gilles de Rais, Abke Haring, Johan Leysen.

Suspendu contre le grand mur du palais des Papes, impressionnant, un écran fait de plaques de métal articulées en un damier qui rappelle les protections des combattants de la Guerre de cent ans, accueille les spectateurs de *Sang & Roses*.

On attend beaucoup de ce texte du Flamand Tom Lanoye, une plongée dans l'Histoire développée en deux volets, l'un consacré à Jeanne d'Arc, l'autre à celui qui fut son compagnon d'armes, Gilles de Rais. Avignon connaît les comédiens excellents réunis sous la houlette de Guy Cassiers. Ils sont ici accompagnés des chants du Collegium Vocale de Gand sur une musique de Dominique Pauwels..

D'entrée le rideau-écran impressionne mais on ressent une crainte : au premier souffle de vent dans la cour, ce lourd tapis de métal qui offre une prise considérable aux rafales, va devenir dangereux.

Vendredi soir, jour de la première, au bout de trente minutes, il a fallu replier l'écran et les images vidéo ont été projetées sur la pierre nue du mur, ce qui n'était pas plus mal comme effet.

En tout cas cela prouve bien une chose : les scénographes ne doivent pas oublier que la cour et le mistral n'autorisent pas toutes les fantaisies et appellent simplicité, humilité. Mais le lendemain, malgré le froid effet du vent, le rideau a pu être installé et mieux arrimé.

Jeanne d'Arc/Gilles de Rais ! On devine dans la présentation du spectacle, le frisson des dramaturges. Or, en France on connaît très bien l'histoire de Jeanne

d'Arc comme celle de Gilles de Rais. La Pucelle et l'Ogre, la pureté et la perversité, la blancheur de la colombe et le sang de la cruauté. Toutes les images, toutes les formules ont été usées comme galets contre les rochers avec plus ou moins de pertinence.

Les compagnons d'armes, la fraternité des armes et ces deux destins flamboyants ont d'ailleurs inspiré et les historiens et les romanciers et les dramaturges. Le Gilles de Rais de Roger Planchon que l'on ne peut oublier au théâtre, avait ce lien en tête.

Ici cette histoire exaltante nous est racontée par quelqu'un qui, semble-t-il, l'a découverte et en tout cas ne l'a pas intériorisée comme l'a intériorisé un public de culture française. Tom Lanoye et Guy Cassiers s'en servent d'abord pour analyser le pouvoir de l'Eglise en tant qu'institution.

Ci-dessous une photographie de Christophe Raynaud De Lage qui saisit l'ensemble du dispositif du plateau à l'écran, le procès de Jeanne.

C'est un peu court et très démonstratif. Un peu roué aussi, car, confier le rôle de Francesco Prelati, jeune moine florentin qui sert les rêves d'alchimie et de perversité de Gilles de Rais (impressionnant Johan Leysen), à la jeune femme qui incarne Jeanne dans la première partie (bouleversante Abke Haring), introduit un désagréable venin.

Mais le travail de la représentation subvertit heureusement la leçon des dramaturges...Guy Cassiers met en scène en s'appuyant sur la musique (Dominique Pauwels), le chant (les voix de Jeanne, les démons de Gilles) et une troupe remarquable. Il utilise avec pertinence la vidéo (Ief Spincemaille) et le visage de Jeanne comme celui de Gilles, en gros plans, fascinent par leur éloquence.

Il y a de ce côté là tout un travail étrange sur le profil et le plan de face, sur ce sur ce que l'on affronte et

sur ce qui se dérobe, sur le flou et le précis, sur la silhouette et le visage, sur le regard et sur l'ombre qui serait évidemment à analyser précisément.

On ne comprend pas très bien pourquoi le choix a été fait de ces énormes micros. Avec le travail des lumières, des ombres projetées comme doubles des protagonistes, impressionnantes (aux lumières Enrico Bagnoli), ces protubérences deviennent monstrueuses un peu comme le suggèrent les décisions de Tim Van Steenberghe pour les costumes : chaque personnage porte des mains supplémentaires, cousues sur les vêtements, à différents endroits du corps.

Elles symboliseraient les secrets de chacun ! C'est simplement très laid et cela embarrasse le jeu et le regard du spectateur qui ne comprend pas cet ajout qui n'est pas mis en oeuvre intelligemment. Car, évidemment, on pourrait penser que l'on nous montre des personnages manipulés... Mais non, on s'est renseigné, ces mains sont les symboles, répétons-le, des démons intérieurs de chacun...

Reste que le spectacle, créé en mai dernier au Toneelhuis d'Anvers, est pensé pour la cour et que le metteur en scène parvient à donner le sentiment des scènes vastes et de l'intime. Par les cadrages, les mouvements, la manière d'occuper le plateau et les murs du palais. Par les lumières, le travail sur le son (Diederik De Cock).

La composition musicale (Dominique Pauwels) et la présence du Collegium Vocale de Gand, neuf chanteurs et chanteuses sous la direction de Frank Agsteribbe, donnent une tonalité superbe à la représentation. Ces chants d'aujourd'hui nous renvoient au temps de Jeanne d'Arc et de Gilles de Rais.

Les comédiens, on l'a dit d'entrée, sont remarquables. On en connaît certains déjà et Avignon les retrouve avec joie et la vidéo permet de les voir mieux, de mieux goûter leur jeu, le son de mieux admirer les timbres, de chuchotis à cris. Donnée en néerlandais, le texte (traduction Alain Van Crugten) est facilement lisible en surtitres précis au bon déroulé.

Katelijne Damen, la mère du Dauphin puis la mère d'un enfant assassiné par l'ogre, est une actrice immense, reine de théâtre. Son fils est incarné par le très fin interprète qu'est Stefaan Degand qui dans le deuxième volet joue le valet de Gilles. Dans deux rôles de "banquier", l'impressionnant Han Kerckhoffs, Monsieur de Bouligny, financier du Dauphin puis Monsieur Le Ferron, financier de Gilles de Rais. Johan Van Assche au jeu très précis, est l'oncle de Gilles de Rais, La Trémoille, proche conseiller du Dauphin dans la première partie puis Gilles de Sillé, un cousin pauvre au service de Gilles de Rais.

Deux géants de la scène incarnent les deux personnages principaux. On connaît très bien en France Johan Leysen car une partie de sa carrière se déroule en français, de Paris à Villeurbanne, notamment. Christian Schiaretti le distribue souvent. C'est un artiste exceptionnel dont on a maintes fois souligné la profondeur, la mobilité, la voix sublime, le physique frappant. Ici, les gros plans sur le visage disent plus que tout les tortures intérieures de Gilles de Rais, ses tentations jusqu'à l'effroi.

Abke Haring est plus jeune, mais elle a un grand parcours, très personnel, derrière elle. Elle a rejoint le "noyau fixe des créateurs" de la compagnie Toneelhuis en janvier 2010, mais avait auparavant participé à d'autres productions et notamment des mises en scène de Guy Cassiers, *Mefisto for ever* (2006) *La Vengeance de la paix* (2008), spectacles présentés à Avignon.

En Jeanne, elle bouleverse. Elle a la jeunesse limpide, visage pur si bien filmé, une voix d'innocence et de fermeté, de la dignité dans la souffrance. En Francesco Prelati, jeune moine venu de Florence, ambigu comme un trop bel éphèbe qui corrompt le corrupteur, elle est idéale.

Bref, on peut pinailler sur une manière de se concentrer, ainsi que l'écrivent Guy Cassiers et Tom Lanoye "sur le pouvoir de l'institutions de l'Eglise, un thème d'une brûlante actualité". Ici, dans la cour des Papes, c'est le conte gothique qui fascine. C'est l'entrée du diable dans la cour d'Honneur, les flammes des bûchers, les flammes de l'enfer qui exaltent et tétanisent comme la voix des comédiens admirables.

ARMELLE HÉLIOT
LE 25 JUILLET 2011

TELERAMA

Quand le sublime affronte l'abject

Une illuminée, mi-sainte mi-enfant, qui sera sacrifiée; Son frère d'armes qui en tombe fou et se change en monstre "dévoreur" d'enfants... Deux destins croisés, celui de Jeanne d'Arc et de Gilles de Rais, qui finirent tous deux au bûcher. Ecrit par Tom Lanoye et mis en scène par Guy Cassiers, le somptueux *Sang & Roses. Le Chant de Jeanne et Gilles*, était présenté ce vendredi 22 dans la Cour d'honneur du palais des Papes à Avignon. Fabienne Pascaud en est encore toute bouleversée...

Du spectacle, on se rappellera les immenses ombres portées sur le mur du palais des Papes, noires sur ocre. Démons, fantômes ? Sombres traces plutôt, de héros d'un autre temps, hauts en violence, en mystique, en passion et amis proches : Jeanne d'Arc (1412-1430) et son compagnon d'armes Gilles de Rais (1404-1440), la sainte et le monstre d'un terrible Moyen-Age ... Du spectacle, on se rappellera aussi les images vidéo géantes diffusées par à-coup sur le même mur du fond, images tournées en direct par des caméras quasi invisibles, et qui décryptent à merveille le jeu des comédiens flamands (tous magnifiques, avec des gueules incroyables), et qui font vivre le spectacle comme une quasi-série télévisée, mélangeant les perceptions, les regards, les attentes et les plaisirs... Du spectacle, on gardera longtemps en tête, encore, le chœur du Collegium Vocale Gent et ses somptueuses polyphonies de jadis, qu'elles incarnent les « voix intérieures » de Jeanne, la sainte, ou les démons eux aussi intérieurs de Gilles, le monstre, coupable après ses hauts faits d'armes du massacre de centaines d'enfants... Le spectacle signé Guy Cassiers se présente en effet en diptyque, chaque partie se faisant le miroir de l'autre, et les personnages endossant des rôles, comme en reflet. Dans la première, on assiste à la prise de pouvoir de Jeanne sur les armées du dauphin, à ses premiers succès, puis à l'abandon où la livrent les puissants une fois qu'elle a servi leurs ambitions ; elle-même s'étant laissé séduire – par-delà les commandements de ses voix – par les

mirages de la cour et du pouvoir. Manipulée par les puissants – monarque, féodaux, et l'Eglise surtout –, elle périra par le feu avec un raffinement de douleurs inouïes.

Dans le second volet de *Sang & Roses. Le Chant de Jeanne et Gilles*, c'est Gilles de Rais, flamboyant guerrier au service du roi et de Jeanne, qui devient la



figure centrale, tourmentée, effroyable et finalement touchée par la grâce, au seuil de sa pendaison. Est-ce le martyr de Jeanne au bûcher qui aura conduit le noble chevalier, aristocrate le plus riche de France, à ses perversions et atrocités ? Ayant assisté au meurtre de cette presque enfant, en ayant été bouleversé, Gilles se met lui aussi à tuer les enfants pauvres de ses campagnes. Il les kidnappe, les torture, les viole, les découpe en morceaux pour s'abreuver de leur sang, gage d'une vie éternelle. Et l'assistant qui le seconde dans ses crimes est un jeune moine italien, incarné par la fine interprète de Jeanne d'Arc (Abke Haring). Si le monarque et l'Eglise tolère un temps les perversions du psychopathe baron et vaillant combattant (fascinant Johan Leysen), il sera exécuté dès que lui aussi se révélera inutile...

Guy Cassiers et son auteur Tom Lanoye ne se livrent pas dans ce spectacle épique et intimiste à la fois, à une psychanalyse historique. Connaissant admirablement les événements, ils donnent juste à voir, à comprendre, à travers deux figures que tout pourrait opposer et qui étrangement se complètent dans une société paroxystique, où tout semble plus extrême qu'aujourd'hui, vécu avec plus d'excès. Vie, mort, peur, plaisir, santé, maladie...

Sang & Roses. Le Chant de Jeanne et Gilles raconte avec subtilité deux destins de légende. Et on est soudain content de mieux comprendre les enjeux de pouvoir, les manipulations au sommet d'une époque qu'on ne connaît plus guère, et que Cassiers et Lanoye remettent superbement en lumière. Le théâtre, c'est ça aussi : réveiller les mémoires, le terreau collectif commun, pour retrouver, réfléchir ensemble.

La démarche des deux Flamands n'est pas neuve, puisque de spectacle en spectacle, ils s'attachent à mettre en scène les enjeux, les relations entre les êtres, politiques, sociales ou privés. Ici, grâce aux plus sophistiqués moyens scéniques et à l'incarnation farouche de comédiens puissants, on aura vu s'affronter le sublime et l'abject. Celui du XV^e siècle. Qui fait cruellement écho à celui d'aujourd'hui.

FABIENNE PASCAUD
LE 23 JUILLET 2011

FRANCE INTER

Honneur à la Cour

C'est une merveille, le spectacle de Guy Cassiers dans la Cour d'Honneur du palais des Papes d'Avignon. Occupé à rendre compte sur scène de toutes les formes de pouvoir (Mefisto for ever, Wolfskers, Atropa), voici que le flamand s'attaque à l'Eglise, dans *Sang & Roses*, *le Chant de Jeanne et Gilles*. Jeanne d'Arc et Gilles de Rais sont au coeur de ce spectacle écrit par Tom Lanoye et dans lequel la vidéo et le théâtre s'unissent pour le meilleur. Tom Lanoye évoque le destin de deux figures du Moyen-Age. Deux personnages que l'Eglise a portés haut avant de se débarrasser d'eux. Jeanne, figure du bien, la pucelle qui fera du dauphin un Roi, Gilles, figure du mal, riche noble du royaume, compagnon d'armes héroïque de Jeanne qui, à la mort de celle-ci, sombrera dans la sorcellerie et le meurtre de jeunes garçons. D'abord aimé de l'Eglise parce que riche et populaire, il sera à son tour, comdamné et tué. Par ce double portrait, évoqué l'un après l'autre, comme deux fresques inséparables, le duo flamand évoque le pouvoir et les abus des gens d'Eglise au 15^e siècle. On devine que ce thème résonne: n'est-il pas question aussi du silence récent de l'Eglise en Flandre, face aux prêtres pédophiles?

Pour évoquer ces destins croisés, Cassiers n'oublie pas que le Palais des Papes est là, médiéval lui aussi. Un écran fait d'un assemblage de petits rectangles métalliques est suspendu devant le mur, tel une armure. Il se soulève et permet aux personnages d'avancer sur scène. Equipés de micro hf, ce qui leur permet de parler bas comme si tout n'était que conspirations, les acteurs sont aussi à l'aise sur scène que devant les caméras. Leurs visages ou leurs torsos sont filmés, parfois, de face ou de profil et le spectateur voit autant ce qui se joue sur scène que ce que la vidéo projette sur cet écran armure.

Inoubliable, le beau visage aux cheveux courts de Jeanne, Abke Haring, rappel de la Falconetti de Dreyer, belle à se damner dans sa robe rouge, les pieds nus. Mûe par ses voix, elle seule est pure dans

ce royaume abject. La poésie de Tom Lanoye résonne dans cet écrin austère, accompagnée des voix de neuf chanteurs du Collegium Vocale Gent. Le dauphin et son entourage sont habillés de noir, comme des oiseaux voraces où l'épouvantable reine, géniale Katelijne Damen, sans maquillage, machiavélique, va être rejetée par son fils incestueux. Sur des écrans mobiles posés sur scène, Cassiers projette des images de l'intérieur du Palais, les salles où discutent les puissants. Le metteur en scène évite la facilité du sang et des flammes. C'est par les mots et sans naturalisme que l'on devine les meurtres atroces que Gilles fait subir aux enfants. Quand Jeanne périt par les flammes, il suffit d'une image projetée sur un écran, celle de la vierge dorée perchée au sommet de Notre Dame des Doms. Quand cette image s'agite soudain, la dorure crée l'illusion du bûcher de la victime. S'ajoutent à cette beauté, cette grâce, cette gravité, des ombres chinoises, notamment le corps de Gilles qui s'avance vers le public au moment de sa mort et dont l'ombre grandit, grandit sur le mur, faisant de *Sang & Roses* un spectacle permanent et total.

Il y a des années qu'un metteur en scène épaulé d'un auteur n'avait pas aussi bien rendu hommage à la Cour de Jean Vilar.

VINCENT JOSSE
LE 24 JUILLET 2011

Jeanne la Pucelle enflamme la cour d'honneur

Froid et vent hier soir sur la cour d'Honneur du palais des Papes d'Avignon où le metteur en scène flamand Guy Cassiers et l'auteur Tom Lanoye présentaient *Sang & Roses. Le Chant de Jeanne et Gilles*. Un dyptique en miroir où était scruté le pouvoir de l'Église à travers les destinées croisées de Jeanne d'Arc et de son compagnon d'armes Gilles de Rais, brûlé lui aussi pour crime d'assassinat et sodomie de plus de cent ou deux cents enfants.

Jeanne dans la cour d'Honneur? Quelle belle idée! D'emblée, quelque chose a lieu, entre l'Histoire avec une grande hache et la parodie voulue par les auteurs dont le poison se répand sur la nature du pouvoir ecclésial, qu'il soit spirituel ou temporel.

Quel hiatus il y a, en effet, entre la parodie du sacre du Dauphin Charles proposée par Guy Cassiers et Tom Lanoye pour servir leurs propos et le haut récit qu'en fit en son temps Michel Bouquet, distillant de sa voix de métal les paroles des sacramentaux portées au plus haut de leur beauté et de leur signification. Pour moi, je l'avoue, c'est sur ce versant là que je me sens le mieux, sans pour autant vouloir être aveugle aux abus et manipulations d'une Église trop humaine.

Mais d'abord les comédiens:

Dire d'abord l'excellence d'une troupe faite de personnalités singulières et de grands talents magnifiquement dirigées par Guy Cassiers, cet amoureux des comédiens. Dire la beauté des chants de Dominique Pauwels, interprétés a capella par les membres du collegium vocal de Gant. Dire l'évidence de Jeanne: interprétée par Abke Haring, étonnante comédienne dont le maintien et le regard confèrent à son personnage une fragilité d'autant plus troublante qu'elle se cache sous un aplomb de jeune fille sans peur et sans reproche, Jeanne la Pucelle est bien là. De même Gilles de Rais dans la personne du comédien minéral qu'est Johan Leysen, dont le jeu parvient à faire vivre ensemble la noblesse de ce grand feudataire à peine moins puissant qu'un roi, la vérité de sa foi et

la réalité de ses crimes.

Sans doute, le rapprochement, hasardeux à vue de nez, entre les chants de Jeanne et ceux de Gilles prend toute sa pertinence à ce moment là. Si les auteurs du spectacle voulaient pointer du doigt les dangers d'une foi menant à ce qu'ils nomment « fondamentalisme », il n'ont pas forcément réussi. Au terme de la représentation, tous les crimes, toutes les erreurs, les sacrifices et les souffrances prennent leur sens le plus humain dans la foi.

Habité, presque encombré parfois, d'écrans, le plateau est dominé par un immense panneau fait de carrés métalliques où sont projetés les visages en gros plan des comédiens à l'oeuvre en chair et en os. Du fait des sous-titres traduisant le texte flamand, on a très vite l'impression de regarder un film. Ceci d'autant plus que, pour faire face à la caméra, les acteurs jouent de profil. Ce qui est accompli sur scène devient dès lors moins important que ce qui est vu à l'écran. C'est l'une des limites de ce spectacle par ailleurs splendide et passionnant, mais qui fait peu de place aux comédiens de chair et d'os pour laisser la plus grande place à l'image et à la parole. Et rive le spectateur aux écrans et aux sous-titres, sans lui donner le loisir de ballader son regard ailleurs.

Malgré ces réserves, *Sang & Roses* rend justice à la mémoire de la cour d'Honneur du palais des Papes et place haut les enjeux du théâtre contemporain. L'accueil fut on ne peut plus chaleureux. Et mérité sous le grand vent.

LAURENCE LIBAN
LE 23 JUILLET 2011

LE BATEAU LIVRE

La vierge et le diable en majesté

Sang & Roses... Il y a comme un effluve élisabéthain dans ce titre - Shakespeare, "l'alliance de la hache et de la rose", dit Cioran. Bon, on ne va pas ergoter, jouer au plus fin, ce qu'on voit, dans ce spectacle, est magnifique. Les dialogues crépitent, claquent comme un fouet, les acteurs y respirent comme des fauves apprivoisés sous le cuir et les brocards, parés de crinières d'argent (quand ils chevauchent), avec des trophées de bras et de mains coupés en sautoir. (Dans le costume de Jeanne en armure, des mains d'enfants sont jointes sur le coeur, comme un présage aux sévices d'innocents que Gilles accomplira dans les caves de son château).

Brocards, harnais, chasubles disent avec force le Moyen-Age, la peste et les cathédrales, la guerre et la foi, et l'on est loin, croyez-moi, du style sabot-dondaine tandis que les écrans décuplent leurs ombres noires et leurs reflets jusqu'au vertige. C'est le temps des sorcières et des démons mais aussi des anges dont le choeur du "Collegium Vocale Gent" fait retentir - justement ici, en Avignon, dans la demeure des antipapes! - l'appel fervent qui monte à l'assaut du ciel.

Dans ce spectacle enchanté, tout concourt à la cruauté, à l'harmonie, à la rudesse. Voix, corps, costumes. Ce soir-là, le mistral même, jaloux de leur beauté, y cracha son grain de sel et son haleine froide, forçant parfois les acteurs à tressaillir de ses apartés, de ses intrusions venteuses ou vantardes dans leur parade seigneuriale. J'ai remarqué que, quand la pièce est bonne, quand les artistes ont du talent, il se met toujours de leur côté, le drôle. A peine un personnage paraît, on connaît son âme, on sait d'emblée ce qu'il veut, ce qu'il cache, reine, dauphin, argentier ou connétable, et je ne parle pas seulement de Gilles de Rais (le solide et inquiétant Johan Leysen) qui s'impose d'emblée en reître évangélique, en ogre maigre, avant même de parler de sa voix en cloche de bronze, ni de Jeanne (la merveilleuse Abke Haring) qui n'a qu'à respirer pour qu'on l'entende, inflexible

et douce, servante et souveraine.

Gilles et Jeanne forment un couple, une alliance pieuse et brutale, un pacte inassouvi et mystérieux, l'un éperdu dans le crime, l'autre impavide dans la sainteté, roide devant son supplice, tout en tremblant d'effroi par en-dessous, comme font les très jeunes filles quand elle ont de l'audace. Il est la force, elle est la grâce - cette substance qui ne reçoit pas d'accident. Ils sont la vierge et le diable. Devant elle, le mal plie, consent, s'agenouille. Devant eux, les pouvoirs tremblent, s'effarent, grimacent avant de les briser. L'un après l'autre, ils subiront un procès et recevront un châtiment, ce qui a donné à l'auteur l'idée de construire sa pièce en diptyque, le second volet étant une parodie noire et inversée du premier.

Je reviens aux acteurs: Katelijne Damen, Stefaan Degand, Han Kerckhoffs, Johan Van Asche et Jos Verbist qui environnent Gilles et Jeanne. Non seulement ils sont de splendides machines mais ils sont dirigés d'un doigt ferme par Guy Cassiers, ils en sont d'autant plus heureux et se sentent libres, infiniment, mais dans un espace infime. C'est assez mystérieux, cela. Un peu comme des solistes au service de l'orchestre. Tous existent avec force, immédiatement, et devant chaque personnage, on devine aussitôt le fond de son coeur, insoumis ou courbé, vil ou ignoble.

Evidemment, il y a un texte médité, mûri, splendide. J'insiste, pardon, c'est si rare. La vigueur des dialogues, la beauté des images, le phrasé qui découpe la langue dans un accent tantôt caveurneux, tantôt limipide ou guttural, tout cela est étincelant. Les comédiens sont à la fois réalistes et grotesques, comme s'ils avaient hérité des processionnaires enfarinés des carnivals flamands. Ce sont tous des clowns blancs, des pharisiens cyniques, sauf Gilles et Jeanne, bien sûr, les deux fanatiques, les deux purs.

LA CROIX

Du sang et des roses pour clôre en beauté le Festival d'Avignon

Dans l'écrin de la cour d'honneur, le Flamand Guy Cassiers conduit jusqu'aux frontières incertaines du bien et du mal.

Sang & Roses. Le chant de Jeanne et de Gilles

Cour d'honneur, à Avignon

Mon premier raconte l'épopée glorieuse de Jeanne d'Arc, partie à Bourges depuis sa lointaine Lorraine pour bouter les Anglais hors de France et mener le dauphin au sacre, avant d'être brûlée sur le bûcher, jugée relapse et hérétique par le tribunal de l'évêque Cauchon. Mon second relate la chute tragique de Gilles de Rais, compagnon d'armes de la Pucelle et grande fortune du royaume, condamné lui aussi à périr par les flammes par un tribunal ecclésiastique alors que, retiré sur ses terres, il s'y était révélé un monstre sanguinaire, meurtrier tortionnaire de jeunes garçons dont il abusait...

Mon tout est *Sang & Roses* (1), la dernière création de Guy Cassiers, invité régulier du festival qui l'a

révélé en France avec *Rouge décanté* en 2006. Cette fois, il investit la cour d'honneur avec ce texte de Tom Lanoye, son auteur complice depuis cinq ans. Un diptyque flamboyant, à la magnificence superbe, brillant comme un diamant noir. Un spectacle profond et dense, aux deux parties conçues sur un même modèle (les faits, puis le procès, puis l'exécution) qui se répondent en miroir, comme le noir répond au blanc.

Flamboyant Diptyque

Pouvoir, culpabilité, innocence... Foi, mystère du bien et du mal... De l'une à l'autre, les thèmes résonnent en d'insondables échos dans l'écrin de la cour d'honneur qui retrouve magiquement ses couleurs originelles d'un Moyen Âge. Couvert d'abord d'une plaque d'écaillés de métal, le haut mur du fond laisse bientôt apparaître ses vieilles pierres et fenêtres utilisées comme un écran immense. Y sont diffusées tantôt des scènes tournées à l'intérieur même des chambres secrètes du palais, tantôt les visages en gros plans des



acteurs présents sur le plateau. Parfois, les ombres de ces derniers se projettent à leur tour sur les hauts murs.

L'effet est subjugant, distillant une atmosphère à la Dreyer, renforcée par la psalmodie des polyphonies interprétées en direct par le Collegial vocal de Gand. Il représente les « voix » de Jeanne, puis celles des « démons » de Gilles de Rais, tous pris au piège d'un monde de cynisme, de mensonge, de manipulation.

Où seuls comptent l'intérêt et le calcul. Où ceux que vous avez servis se débarrassent de vous dès lors que vous ne leur êtes plus d'utilité. Qu'il s'agisse du dauphin et sa mère Isabeau (Stefaan Degand et Katelijne Damen), de La Trémoille (Johan Van Assche), de Han Kerckhoffs (le financier) ou de l'Église, représentée par Jos Verbist, tour à tour l'évêque Cauchon, puis Malestroit, le juge de Rais. Tous d'une présence et d'une force renversantes, tragiques et grotesques dans leurs lourds costumes somptueux imaginés par Tim van Steenberg.

Fabuleux acteurs

Actrice fabuleuse, Abke Haring interprète Jeanne. Petite paysanne vêtue d'une légère tenue rouge, elle saisit et irradie dès son apparition sur le plateau, frêle et resplendissante, mue de bout en bout par une force aussi sereine qu'obstinée. On pense à la Jeanne de Dreyer (encore !) et à celle de Bresson.

Comme on pense au Von Sydow du Septième sceau avec Johann Leysen, tout aussi fascinant. Visage buriné, costume de cuir noir, il est Gilles de Rais, grand seigneur reître, passé de la lumière aux ténèbres, devenu « vil plomb » quand Jeanne « était la vie ». Le représentant du mal sur terre qui, pourtant, à l'instant de la mort, s'offre en agneau sacrificiel : « De tout ce qui pourrit dans vos âmes malsaines/ Entassez-les sous moi ainsi que des fagots/... Et moi je vous sauverai. Autrement. À l'envers. »

DIDIER MÈREUZE
LE 25 JUILLET 2011

LIBERATION

Jeanne d'Arc et le garçon bûcher

Clôture monumentale dans la cour d'honneur. Le metteur en scène Guy Cassiers y déploie sa science des images choc et de la diction hypnotique à partir d'un texte de l'écrivain flamand Tom Lanoye. *Sang & Roses* confronte les destins de deux figures historiques antinomiques, Jeanne d'Arc et Gilles de Rais.

La pucelle et le monstre combattirent ensemble pour lever le siège d'Orléans. Ce qui donne à Lanoye le prétexte d'une pièce en miroir, retraçant des événements marquants de leur vie et les procès que leur intenta l'Inquisition et qui se conclurent au bûcher. Dans la cour d'honneur, Cassiers s'appuie sur une musique interprétée par les chanteurs du Collegium vocale de Gent, inspirée de polyphonie flamande médiévale. Vêtu de noir, planté dans la pénombre, le chœur donne à la soirée une coloration archaïque, qui contraste avec les moyens technologiques mis en œuvre, notamment un écran vidéo, damier géant qui, dressé contre le mur du palais, a du mal à résister au vent.

Cassiers reprend les recettes qu'il affectionne : les acteurs sont filmés en gros plan, et leurs voix chuchotées amplifiées par les micros HF ont une douceur qui fascine. Ainsi qu'une puissance tragique portée par le visage tout en angles de Johan Leysen, qui interprète Gilles de Rais en seigneur de la cour.

Grand sujet, grands décors, grands acteurs. Et c'est tout. Difficile d'imaginer plus parfait décalage entre forme et fond. La pièce de Tom Lanoye a l'art d'habiller l'anecdote de grands mots pour ne rien dire. Si ce n'est que l'Eglise catholique s'y entend à défendre son pouvoir et écraser les perturbateurs, que les intérêts économiques ne sont jamais très loin des intérêts spirituels, qu'il ne fait jamais bon être un jusqu'au-boutiste, du bien comme du mal, que l'hypocrisie paie plus que la sincérité, que la fascination pour la souillure n'est que l'envers de celle de la pureté, etc. Cela dure deux heures trente : l'occasion de réviser

son histoire, de frémir aux turpitudes de Gilles de Rais qui dépèce vifs les jeunes garçons enlevés aux familles paysannes des alentours, avant de mourir en rédempteur du monde : «Déchargez-vous ici de vos soucis et peines, / De tout ce qui pourrit dans vos âmes malsaines, / Entassez-les sous moi ainsi que des fagots. / Votre serviteur, esclave et bouc émissaire, / Les prend et les accepte avec reconnaissance.»

RÉNE SOLIS
LE 25 JUILLET 2011

LE DAUPHINE LIBERE

La cour d'honneur s'enflamme pour Jeanne d'Arc et Gilles de Rais

Du théâtre majuscule. *Sang & Roses*, de Guy Cassiers, dernier spectacle donné cette année dans la cour d'honneur, est du grand théâtre. Une tragédie intime et historique centrée sur les figures Jeanne d'Arc et Gilles de Rais, qui atteint des dimensions shakespeariennes. Le metteur en scène belge spécialiste en monsters en tous genres (Staline, Hiro Hito, Hitler, Mephisto...) plonge les spectateurs en 1430, alors que la Guerre de 100 ans tarde à finir. L'Eglise et le roi se rangent par calcul derrière la bannière de La Pucelle, flanquée de Gilles, futur serial killer avant l'heure, son double en négatif. La sainte et le monstre, le bien en le mal. Avant de les condamner tous deux.



Cassiers est sans doute l'homme de théâtre européen qui maîtrise le mieux les rapports entre le plateau, les acteurs et les images vidéos. Pour *Sang & Roses*, son dispositif est à la fois simple et audacieux. Des caméras filment les comédiens au plus près et leur image est projetée sur un écran ressemblant à une immense cote de mailles. L'effet de ces gros plans démesurés est saisissant. Il scrute aussi des lieux du Palais des papes, invisibles de spectateurs de la cour, mais dont les images sont diffusées sur d'autres écrans. On ne saurait mieux montrer la place de l'Eglise

comme lieu de pouvoir et d'intrigues. Des mains s'accrochent aux plis des vêtements des personnages les plus importants.

Les tableaux composés par Cassiers sont absolument époustouffants, entre la miniature du Moyen âge, les personnages grotesques de Jérôme Bosch et le video art. Un magnifique chœur, le Collegium Vocale de Gand, chante le musique de Dominique Pauwels. Le texte de Tom Lanoye ménage des envolées lyriques et des moments tragi-comiques. Comme lorsque les conseillers du roi et le clergé examinent les avantages et les inconvénients à soutenir Jeanne. On dirait le service marketing d'une multinationale. Grâce aux micros HF, on entend le moindre chuchotement des personnages (en néerlandais traduit par des surtitres en français). C'est tant mieux pour les acteurs qui ne sont pas obligés de forcer leur voix. Du coup, on peut passer du grandiose à l'intime. Abke Haring compose une Jeanne assez proche de Falconetti dans le film de Dreyer. Mais la vraie révélation est Johan Leysen, Gilles de Rais, monstrueux, séduisant, torturé, grandiose et maléfique.

JACQUES COROT
LE 24 JUILLET 2011

LA PROVENCE

Gilles et Jeanne, de noir et de pureté

Dernier spectacle à se jouer dans la Cour d'honneur, *Sang & Roses* de Tom Lanoye, mis en scène par Guy Cassiers, termine l'édition 2011 en beauté. L'histoire parallèle et croisée de Jeanne d'Arc et de Gilles de Rais au cœur d'une destinée, d'une guerre, d'un dauphin et de ses sujets, à l'aire d'une église omnipotente qui attise la ferveur par la peur de ses sujets et donne de la chair à brûler à ses bûchers.

Chants divins

L'image de Jeanne est saisissante, démultipliée, en scène, en ombre, en lumière, à l'écran, et puis sa voix et ses voix chantées, polyphoniques, légères, aériennes, touchant le ciel de leurs notes perchées, c'est le début d'un diptyque, où souffle un vent shakespearien, que Guy Cassiers travaille à la perfection sur la partition poétique de Tom Lanoye. L'histoire est étrange et fait encore écho, comment Jeanne se retrouve-t-elle pas abandonnée? Comment cette grande figure de bravoure, de foi et de piété, qu'est Gilles de Rais va-t-elle sombrer dans la noirceur et à son tour connaître la grande brûlure? Grand écran fragmenté au mur

du Palais, deux écrans au sur le plateau et toujours les ombres ou images projetées à fleur de pierre. Le vent magistral aura laissé peu de répit aux figures contrastées du XVe siècle, qu'importe, le public à de rares exceptions près; aura fidèlement suivi la représentation, laissant-éclater sa joie, ses bravos et ses applaudissements, aux côtes de quelques mécontentements.

Trop de vidéos diront certains, mauvaise exploitation du lieu ou des images, ou encore "que ne fait-il du cinéma?" Qu'importe la plume trempée de grâce de Tom Lanoye, le trait sensible du magicien Guy Cassiers, la perfection d'interprétation des comédiens (tous!) et les chants divins, auront ouvert la porte du rêvesous le ciel étoilé. A côtoyer les roses, n'en prend-on pas le parfum?

SOPHIE BAURET
LE 24 JUILLET 2011



LA THEATROTEQUE

L'innocence bafouée

Effectuer le rapprochement qui, sans nul doute, s'imposait entre Jeanne la Pucelle et son lieutenant Gilles de Rais était une démarche dont on pouvait s'étonner qu'aucun dramaturge ou metteur en scène n'y ait, jusqu'à ce jour, succombé... C'est – enfin – ce que viennent de faire Guy Cassiers pour la mise en scène et Tom Lanoye pour le texte, avec ce magnifique travail : Bløed & Rozen. Het Lied van Jeanne en Gilles. Un opéra théâtral en forme d'oratorio unissant jeu théâtral, musique et chants polyphoniques (magnifique Collegium Vocale Gent!). A tout cela, les performances techniques tentent d'apporter leur contribution... mais sans nous convaincre totalement de leur pertinence ni, surtout, de leur pleine efficacité...

Les scènes intimes – dialogues – sont retransmises sur un grand écran en forme de plaques de métal et nous donnent un peu trop l'impression de nous trouver, en certains moments, au cinéma plutôt qu'au théâtre... tandis que le plateau de ce même théâtre se métamorphose, lui, en studio vidéo, les comédiens concernés pouvant se trouver sur des aires de jeu différentes ! En revanche, cela semble jouer bien davantage et bien mieux pour les scènes en solo – Jeanne dans sa prison ou sur le bûcher, telle celle de C.T. Dreyer, Gilles en train de soliloquer sur ses assassinats d'enfants...

Théâtralement parlant, difficile, en revanche, de ne pas être bouleversé par le jeu de Abke Haring, très touchante Jeanne... bouleversante même... Là, la vidéo joue pleinement son rôle, comme un miroir grossissant, tels au cinéma, les gros plans... pour le rapprochement le plus fort qui se puisse imaginer entre le regard du spectateur et le visage d'une héroïne au désespoir, ses voix semblant l'avoir, pour un temps, abandonnée... Est-ce encore du théâtre ? Est-ce du cinéma ? Ou quelque chose d'indicible, entre les deux?... Je ne sais... Mais faut-il donc vraiment se poser la question ?

Gilles de Rais (magnifique et impressionnant Johan Leysen) est le seul personnage qui occupe la scène du début à la fin. Maréchal de l'armée du dauphin, il est, a été et demeure, bien après son supplice, fasciné par la personne de Jeanne qui semble être pour lui une figure de l'innocence à jamais perdue. Perte dont il ne peut se défaire qu'en embrassant lui-même les pires formes du mal (sorcellerie, alchimie, assassinats d'enfants) comme pour conjurer son sentiment de culpabilité vis-à-vis de Jeanne en défiant ceux-là mêmes qui furent ses bourreaux !

Mais donnons donc aussi aux autres comédiens la place qu'ils méritent et qui est grande : le Dauphin (Stefaan Degand), Mgr Cauchon (Jost Verbist), qui se partagent d'autres rôles dans la seconde partie du spectacle, et surtout la reine Isabeau de Bavière (Katelijne Damen)...

Les deux plus importants personnages de ces pages d'Histoire sont, au bout du compte, l'Eglise et la politique. Deux instances qui ne peuvent le moins du monde se prévaloir de la moindre innocence ! Sous cet angle incontournable, nous voilà donc en plein univers shakespearien... dans lequel se déroule une lutte incessante et complice entre les deux pouvoirs... à travers les deux procès, celui de Jeanne puis celui de Gilles, ce qui n'est pas le moins passionnant dans ce spectacle magnifique qui redonne à la Cour d'Honneur un cachet que l'on pouvait croire perdu ou oublié !

HENRI LEPINE
LE 25 JUILLET 2011

LA MARSEILLAISE

Le bûcher des vanités en haute technologie

Les trompettes de Maurice Jarre soufflent dans un Mistral cinglant. Guy Cassiers, metteur en scène flamand, ne pouvait rêver plus belles conditions pour faire tinter chaque mot du texte grandiose de Tom Lanoye, *Sang & Roses*. La cour d'honneur est majestueuse dans ces moments-là.

Ce jeu de miroirs comporte deux volets: les roses du juvénile visage de Jeanne animé d'une sourde volonté de justice ; le sang répandu par Gilles de Rais, militaire protecteur, désormais rongé par son appétit dental pour les corps d'enfants. Le tout est servi dans un décor minimal et les voix séraphiques du Collegium Vocale. Un fastueux écran composé de 160 plaques de métal fin, sculpte le visage anamorphosé de la courageuse «pucelle d'Orléans». Sa bravoure s'attaque aux redoutes de Poitiers pour bouter l'anglais hors les bastilles.

Mais voilà que le vent la plaque contre un autre destin: des puissants veulent qu'on la déclare hérétique, l'envoyée du diable.

Le tribunal ecclésiastique, seul juge devant Dieu met fin à sa mission.

La condamnée, ici Abke Haring, joue le tragique dans un calme sublime. L'économie de gestes amplifie le bras de fer entre la vierge plébéienne et cette assemblée confuse, conduite par la très œdipienne reine, mère du Dauphin (K.Damen).

Maestria de Guy Cassiers qui, avec deux simples écrans, fait dialoguer tantôt l'image de Jeanne mordue par un fond de flammes, tantôt celle de ses juges qui se rassurent d'avoir effectué un admirable travail.

Le son tient une large part dans cette fable aux accents de chef-d'œuvre. Bien sûr, la polyphonie des chants de Dominique Pauwels dit remarquablement le tragique.

Mais surtout, la voix prégnante de Johan Leysen, basso profundo taillée dans un bloc de granit, fait éclater l'émail du feudataire Gilles de Rais, aussi

puissant que son roi, aussi vil que la pédolâtrie dont il se délecte jusqu'au crime. Sa voix suggère, crée une image mentale de l'horreur ; c'est là que réside la force de cette mise en scène poignante.

En contrepoint, manifestation absolu de la couardise, au sommet de l'escalier du pouvoir, le juge ecclésiastique, délicieux Jos Verbist. Partagé entre la compassion souveraine et la vengeance brutale, les épines du pouvoir.

Machine à broyer

Maestria de Guy Cassiers qui dompte ses trois écrans comme autant de démons en perpétuelle révolution, reflets des meurtrissures qui tailladent l'âme humaine. Les costumes baroques de Tim Van Steenberghe révèlent sous une étincelante et étonnante couronne d'épées une parole à double tranchant.

Le mielleux des échanges se mêle au sang de l'hypocras, pour mieux dénoncer tout ce qui ne s'inscrit pas dans le creux sillon de l'orthodoxie.

Ce spectacle est une formidable machine à broyer le réel. Une fable moyenâgeuse brûlante de justesse, parfaitement d'actualité dans cette manière de titiller l'omnipotence et la présence du religieux dans le champ de la politique des princes qui gouvernent les démocraties d'aujourd'hui. Un bûcher High tech des vanités immuables qui pourrissent l'humanité.

PHILIPPE LARODIE

LE 26 JUILLET 2011

DE MORGEN

Bloed & rozen maakt triomfantelijk debuut in Avignon

Het was al een tijdje middernacht voorbij voor het vaak superkritische kennerspubliek van Avignon zijn verdicht kon vellen, maar toen was het ook goed raak. De Toneelhuisproductie kon rekenen op massale bijval en een stormachtig applaus in de Franse theaterhoofdstad.

Zelden mensen zo zenuwachtig zien rondrentelen als Tom Lanoye en Guy Cassiers, een uurtje voor een kleine tweeduizend theaterliefhebbers hun stuk te zien zouden krijgen. Daar was dan ook enige reden toe. De try-out de avond voordien was lamgelegd door een technische panne van een halfuur, en iedereen hield de vingers gekruist dat het niet opnieuw zou gebeuren. En dat was niet eens de enige zorg.

Want de Cour d'Honneur van het palais de Papes in Avignon geldt, samen met de Comédie-Française zowat als het ultieme Mekka van de Franse theaterwereld. Alles wat daar gebeurt, wordt automatisch groter: meer publiek, meer media aandacht, meer weerklank in de hele wereld. En dus ook meer kans om op je bek te gaan.

Het was ook nog maar de vierde keer in de geschiedenis van het festival dat er in een vreemde taal gespeeld werd op de Cour d'Honneur, en de allereerste keer in het Nederlands. Zou het stuk, dat toch heel veel van zijn kracht ontleent aan de taalvirtuositeit van Tom Lanoye, even goed gesmaakt kunnen worden in een Franstalige boventiteling? Zou de vertaling de rijkdom van de tekst kunnen vatten? En waar zat Johan Leysen, die al een halve minuut op de scène had moeten staan als Gilles de Rais? (voor het eerst in de reeks even niet meteen in zijn prachtig kostuum van Tim Van Steenbruggen geraakt, bleek achteraf)

Zelden mensen zo opgelucht en uitgelaten gezien als Tom Lanoye en Guy Cassiers, een uurtje na de voorstelling. Daar was dan ook reden toe.

Het stuk werkte perfect in de Palais des Papes, dat met enige overdrijving daar alleen leek neergezet om het verhaal van de maagd Jeanne d'Arc en roofridder Gilles de Rais te brengen. Ook al omdat Cassiers in zijn beeldregie zorgvuldig details van dat paleis zelf had geïntegreerd. En omdat het voormalige verblijf van de dissidente paus wel een erg geschikte locatie is om een in de kern antikerkerlijk stuk te brengen.

“Zelden mensen zo opgelucht en uitgelaten gezien als Tom Lanoye en Guy Cassiers, een uurtje na de voorstelling. Daar was dan ook reden toe.”

Omdat het Franse publiek het blijkbaar fantastisch vond dat het verhaal van twee van hun nationale iconen in een voor hen vreemde taal werd gebracht. Identificatie via een andere taal, je ziet het niet alle dagen, maar tweeënhalf uur bleef het muistil.

En niet in het minst omdat ook de acteurs sinds de première in Antwerpen, nog beter in hun rol zitten, en danzij de projectietechnieken van Cassiers haast minimalistisch expressief kunnen spelen in de grootste openluchtzaal van Europa. Ook dat vonden ze daar in Avignon fantastisch en zelden gezien.

Kortom, niet alleen Jelle Vanendert heeft een historische ritzege geboekt in Frankrijk.

YVES DESMET
25 JULI 2011

NRC HANDELSBLAD

Gilles en Jeanne spreken voor één avond Nederlands

Kieskeurig theaterpubliek in Avignon onder de indruk van Vlaams stuk over belangrijke Franse figuren; 'pers spreekt zelfs van redding van het festival'

Het stuk *Bloed & rozen* van de Vlaamse auteur Tom Lanoye beleefde vrijdagavond een zeer succesvolle première op het gerenommeerde theaterfestival van Avignon.

AVIGNON. Als het gigantische projectiescherm van ijzeren vierkanten al enkele malen vervaarlijk heeft geklapperd in de plotseling opstekende mistral, besluit de toneelmeester van het Cour d'honneur van het theaterfestival van Avignon het neer te laten, terwijl de voorstelling gewoon doorgaat. Het levert gevaar op. De 1.800 toeschouwers die deze vrijdagavond in de open lucht van *Bloed & rozen* bijwonen, blijven echter niet verstoken van de huizenhoge videoprojecties die het regisseur Guy Cassiers mogelijk maken in deze ontzagwekkende ruimte zijn acteurs toch verrassend intieme scènes te laten spelen. En evenmin van de Franse ondertitels die het tweeënhalf uur durende spektakel voor het Franse publiek moeten ontsluiten. De projecties vinden nu direct op de indrukwekkende middeleeuwse muren van het Palais des Papes plaats.

Menig Frans theatercriticus zal 's anderdaags blijken te denken dat dit ook van aanvang af de bedoeling was: de middeleeuwse muren passen immers uitstekend bij de thematiek van het stuk van Tom Lanoye, dat draait om Jeanne d'Arc en Gilles de Rais - twee coryfeeën uit de Franse middeleeuwse geschiedenis.

Twee uurtjes voor aanvang van de première: de Vlaamse deelregering geeft in een tuin aan de voet van de buitenmuur van het Palais des Papes een receptie ter ere van deze door haar ondersteunde Nederlandstalige cultuuruiting op het festival van Avignon - het heiligste der heilige van het Franse theaterwezen. "Heel de wereld kan hier Vlaams

talent zien", zegt de minister trots. "Joost van den Vondel mag jaloers zijn."

Tom Lanoye - auteur van *Bloed & rozen. Het lied van Jeanne en Gilles* - is zenuwachtig in deze uren voor de première. En niet alleen maar omdat gisteravond, bij de generale, de software waarmee de cameras op het toneel en de diverse projectoren werken, plotseling crashte. Hij is er zich ook van bewust dat het kieskeurige Franse publiek straks met meer dan twee uur, zeer tekstrijk toneel in een vreemde taal wordt opgescheept.

En dan is er zijn zeer vrijmoedige omgang met twee belangrijke figuren uit de Franse geschiedenis: Jeanne d'Arc, het maagdelijke herderinnetje dat in de vijftiende eeuw in opdracht van 'stemmen' het bevel voerde over de Franse troepen en een overwinning behaalde op de Engelsen die het mogelijk maakte om in Reims een Franse koning te kronen, maar die later als ketter op de brandstapel belandde; en Gilles de Rais, de edelman die ooit namens de koning de rechterhand was van Jeanne, en eveneens op de brandstapel belandde wegens moorddadige seksuele spelletjes met kinderen.

Pikt een Frans publiek het wel, dat een Vlaming zich van hun historische legenden bedient, vraagt Lanoye zich bezorgd af. Hij heeft Jeanne en Gilles gebruikt voor een aanklacht tegen religieus machtsmisbruik, waarbij De Rais zijn wandaden bedrijft als reactie op Jeanne's onrechtvaardige dood op de brandstapel. In de Antwerpse Boerlaschouwburg, waar *Bloed & rozen* een aantal malen 'op proef' heeft gestaan, was er geen Vlaamse toeschouwer die in de flemende wijze waarop de inquisiteur Jeanne en Gilles met uitzicht

op de folterwerktuigen voorhoudt dat het misschien in hun eigen belang is hun ketterij te bekennen, niet de Belgische kardinaal Daneels herkende - en meer in het bijzonder de bevoogdende wijze waarop deze op de zogeheten *Daneels-tapes* slachtoffers van seksueel misbruik wilde overhalen hun zaak niet aan de grote klok te hangen.

Maar deze actuele parallel is aan een Frans publiek natuurlijk niet besteed. Niet elke Vlaming op de receptie vooraf is er gerust op. "Nederlands is als Deens voor Fransen", meent iemand. "Je zult zien dat men massaal gaat weglomen en boeroepen, want daar is het publiek in Avignon heel sterk in." En weglomen maakt een enorm kabaal op de metalen stellages waarmee op de middeleeuwse binnenplaats tribunes zijn geschapen.

Maar al deze zorgen blijken hogelijk misplaatst, wanneer de duisternis heeft ingezet en om tien uur in het Cour d'honneur de voorstelling is begonnen. *Bloed & rozen* komt vanaf het begin sterk aan - de eerste monoloog van Jeanne (Abke Haring) slaat, mede door de reusachtige projectie, meteen geweldig in. Vanaf het begin heb je het gevoel naar toneel en film tegelijk te kijken. Johan Leysen, als Gilles de rais, lijkt met intens en door de projectie uitvergroot subtiel spel het publiek aan zijn voeten te leggen. tijdens de verhoren door de inquisiteur (Jos Verbist) kun je een speld horen vallen. Hoewel het gestaag winderiger en killer wordt op de binnenplaats - ook in Avignon zijn dit jaar de zwoele zomernachten ver te zoeken - lopen er nauwelijks toeschouwers weg: de meesten nog wanneer na anderhalf uur Jeanne op de brandstapel is beland en het publiek moet omschakelen naar het verhaal van Gilles.

Na afloop barst een deel van het publiek uit in een staande ovatie, maar ook is boegeroep te horen. Een willekeurige steekproef onder Franse toeschouwers aan de uitgang bevestigt de gemengde gevoelens: sommige betreuren het statische karakter van de mise-en-scène en de geringe lichamelijke van de voorstelling, en niet iedereen heeft het verband tussen het lot van Jeanne en de wandaden van Gilles begrepen. Anderen zijn echter enthousiast over de anti-clericale boodschap van de voorstelling. Dat buitenlanders zich vergrijpen aan Franse historische iconen stoort niemand.

Op de receptie na afloop, weer in de tuin aan de voet van het paleis, heerst voorzichtige opgetogenheid. "Het is een geweldige ervaring in het Cour d'honneur te staan", zegt Johan Leysen - hij was als Franstalig acteur al menigmaal op andere locaties in Avignon, maar dat hij het heiligste der heiligen nu juist in zijn moedertaal heeft betreden, doet hem dubbel genoegen. Tom Lanoye zegt duizend doden te zijn gestorven toen hij halverwege een drupje regen voelde. Regisseur Guy Cassiers is een tevreden

man. "De wind heeft alles bewogen waar dat niet was voorzien, maar desondanks denk ik dat het heel mooi was. Deze voorstelling kan in Frankrijk invloedrijk zijn omdat de Nederlandse speelstijl voor Fransen aantrekkelijk is. Ik merk vaak dat men hier nieuwsgierig is naar een alternatief voor het galmende, academische spraaktheater, dat nog veel Frans toneel kenmerkt."

De definitieve zegening van *Bloed & rozen* volgt in de Franse pers. "Jeanne d'Arc zet het Cour d'honneur in vlam", kopt het dagblad *Le Monde* en roemt de voorstelling in alle opzichten: de regie, de kostuums van Tim van Steenberghe, de muziek van het Collegium Vocale Gent, de 'intelligentie' van Lanoyes schildering van de "perversiteit van de macht". *Nouvel observateur* meent dat de vertolking van Johan Leysen hem doet binnentreden in de rij van "levende legendarische acteurs van Avignon" en soortgelijk lof is er van *l'Express* en *Télérama*. *Le Monde* constateert zelfs dat *Bloed & rozen* - de laatste grote theaterpremière van het festival - Avignon dit jaar in zekere zin gered heeft, aangezien de hoogtepunten tot nu toe op het terrein van de dans lagen. Die redding in de Cour d'honneur was dus in het Nederlands.

RAYMOND VAN DEN BOOGAARD

THE FINANCIAL TIMES



The brazen ability of the powerful to manipulate convenient scapegoats and inconvenient truths drives *Sang & Roses: Le Chant de Jeanne et Gilles*, the ambitious new play by Belgian author Tom Lanoye. You could almost hear the sighs of satisfaction and relief rippling round Avignon's medieval Palace of the Popes as this production unfolded: historical substance with overt contemporary echoes, interesting structure, a sterling cast, innovative scenography and rich choral polyphony.

Lanoye's two-parter starts with Joan of Arc's journey, inspired by divine 'voices', to deliver Orleans from the perfidious English and get the ineffectual Dauphin crowned king, before her expedient conviction as a heretic. The second part homes in on Gilles de Rais, the powerful aristocrat fascinated by Joan, who slithers into serial sadistic killing alongside his monk lover, Francesco Prelati, and meets a gruesome end when the church ceases its wilful blindness. Avoiding tidy opposition of virtue and vice, the text probes the cracks between religious and judicial process, and the chilling ways in which societies can turn on those living by once accepted rules.

Director Guy Cassiers, of Antwerp's Toneelhuis, again reveals his sensitive mastery of technology in theatre. Conventional stagecraft combines with giant projections from near-invisible cameras to provide TV-style close-ups, distort shadows or show hidden intrigues. The gothic walls of the Cour d'Honneur become a living extension of the action, physically capturing the agony of Joan's imprisonment. Moveable screens bring the palace's interiors to life, glow with fire and spin round to evoke devilish alchemy. From the darkness come the angelic singing of the Collegium Vocale Gent, invoking Joan's heard voices and Gilles' demons.

This deft juggling of perspective is carried through to the direction of the actors, whose microphones allow

for extraordinary intimacy despite the venue's scale. There are no weak links but Abke Haring deserves special mention for carrying off the very different roles of Jeanne and Prelati with such concentrated physical intensity and lucidity. Johan Leysen is magnificent as Gilles, combining sensual cruelty with wry intelligence and vibrant passion. And Katelijne Damen is pure scheming poison as the virginity-testing queen.

CLARE SHINE
JULY 27, 2011